

Entretien avec Jean-Pierre SEGUIN, fondateur de la Bibliothèque publique d'information

20 septembre 2006

Gérald Grunberg,
directeur de la Bibliothèque publique d'information de 2001 à 2006

Françoise Gaudet,
chef du service Études et recherche de la Bpi

Gérald Grunberg : On vous a souvent interrogé à propos de la Bpi. Vous en avez fait l'historique dans un [ouvrage](#) qui a été mon livre de chevet. Pouvez-vous nous en parler encore ?

Jean-Pierre Seguin : Je reviens à la Bpi à peu près deux fois par an, dont une fois à Noël ou au Premier janvier. Je vérifie avec étonnement mais très grande satisfaction qu'il se produit ce dont j'avais rêvé en luttant pour que la bibliothèque soit ouverte ces deux journées-là : il règne dans ce lieu une espèce de silence de cathédrale qui n'est pas une prostration devant le dieu inconnu et présent, mais une familiarité avec l'endroit, un plaisir d'être là. C'est un havre qui pendant ces deux jours-là aura probablement servi à un certain nombre de gens parmi les plus intéressants.

Cela n'a l'air de rien, c'est idiot, mais, en même temps, il me semble que ça résume un peu tout.

La bibliothèque est un lieu convivial. C'est un mot qui a été galvaudé mais il définit cet endroit. Pensez qu'à l'heure actuelle, les dimanches, lundis et mardis, il n'y a pratiquement rien pour l'homme seul dans Paris, pour le visiteur de Paris... Là, il y a quelque chose. Les gens viennent, et j'ai l'impression qu'ils sont, je ne dirais pas comblés, mais bien ; que vraiment, ils trouvent un accueil, un abri, un enrichissement.

Très curieusement, par un hasard fabuleux, hier, j'ai retrouvé ce papier... J'ai de très belles archives que j'ai tenues dans un désordre formidable. J'y ai retrouvé ça, ce libre propos de René Barjavel.

Cela s'appelle « Beaubourg, c'est Escalator-Dieu ». Cela date du 5 juin 1977, c'est-à-dire quelques mois après l'ouverture. L'auteur compare Beaubourg à l'événement de l'arrivée de la girafe à Paris, sous Charles X. Tout Paris était allé regarder passer la girafe, sauf les cuistres, dit-il. On les retrouve pourtant en fin d'article : « ils se sont aperçus que c'était commode de se trouver sur la girafe. »

L'opinion de Barjavel était partagée par beaucoup de gens...

Dans l'article, il y a un passage sur la bibliothèque, un peu trop élogieux pour nous et pour moi, mais enfin, c'est comme ça. « C'est une merveille ! Ici sont réunies, en toutes langues, toutes les connaissances du monde. Vous pouvez tout y apprendre, depuis la confection d'une cravate au tricot jusqu'à celle d'une centrale atomique, et la géographie et l'histoire, les oiseaux, les fleurs, les

villes, les arts, tout le passé des hommes et tout leur présent. Quel instrument de travail ! Et quelle facilité d'emploi ! On entre, on demande le catalogue, on va chercher le livre désiré dans son rayon, on l'emporte à une table, on s'assied, on lit ; pas d'intermédiaire, pas d'attente, pas une minute de perdue. On est chez soi, avec tout le savoir humain familièrement à portée de sa main. Ô Beaubourg, il te sera beaucoup pardonné pour cet étage sublime. »

Cet étage sublime, il n'a pas dû y aller exactement... Mais le début, c'est d'un ton encore plus primesautier : « C'est le Père escalator, le suprême, le modèle, c'est Escalator-Dieu. Ceux des grands magasins et des bouches de métro ne sont à côté de lui que des tronçons rampants... »

Avant l'ouverture, il y avait cette préoccupation que tout le monde se sente libre et comme chez soi dans un lieu du livre où les collections, elles aussi, étaient en liberté. Mais, en plus, il y avait le désir qu'il y ait un côté jeu, un plaisir de la découverte.

On ne l'a pas exactement obtenu, puisque c'est davantage un lieu de travail pour les jeunes classes étudiantes qui disposent là d'une bibliothèque parfaitement générale. Mais enfin, il est resté quelque chose de ça. C'est peut-être ce qui se retrouve à certaines journées exceptionnelles de l'année.

Gérald Grunberg : Trente ans après la description que donne Barjavel, c'est bien l'absence d'intermédiaire qui continue de fonctionner. Comment cela s'est-il négocié avec les bibliothécaires qui aiment bien en général jouer les intermédiaires ? C'est même l'une de leurs raisons d'être.

Jean-Pierre Seguin : Cela a été l'un des problèmes. Je l'avais évoqué avec l'historien Robert Mandrou. J'étais un camarade de Mandrou et il m'avait très bien expliqué le côté très important, pour lui et pour des chercheurs comme lui, de la bibliographie déambulatoire : « Je vais dans le secteur de l'Histoire. Là, j'entends le voisin qui me dit : " Ah, vous regardez ça... Vous savez, au premier étage, il y a des ouvrages qui traitent de ça aussi, mais qui sont sous une autre rubrique. Mais il ne faut pas s'en priver, il faut y aller." »

Le libre accès permet ça aussi. C'est commode, et ça ouvre sur quelque chose d'autre.

Cet état d'esprit de baladin était déjà celui d'un homme que je n'ai connu que plusieurs années après que cela m'aurait été plus utile. Cet homme, c'est [Eugène Morel](#).

Gérald Grunberg : Eugène Morel, comment l'avez-vous découvert ?

Jean-Pierre Seguin : Par hasard, chez un libraire d'occasion. Eugène Morel avait quitté la BN [Bibliothèque nationale] quelques années avant mon arrivée. Jamais, même d'un homme comme [Julien Cain](#), je n'ai entendu prononcer son nom.

La BN, c'était le lieu clos par excellence, le sanctuaire. Il n'existe rien d'autre et nous y sommes entre nous, mon cher, et heureux - parce qu'il faut dire qu'on y était heureux, mais en dehors de ça... Je suis arrivé au sanctuaire du sanctuaire que sont les [magasins des](#)

[imprimés](#), où même des gens comme le cardinal Tisserand ou Claudel, quand ils y venaient avec Cain, étaient entourés de quatre ou cinq personnes, parce qu'on était là dans l'essence du trésor.

Gérald Grunberg : C'est pour cela qu'il n'y a pas de magasin à la Bpi ?

Jean-Pierre Seguin : Pas de magasin clos à la Bpi, c'était l'un des objectifs. Je ne l'ai pas atteint totalement dès le début. Il y a eu un moment où l'on avait pensé à des collections plus fragiles, plus « savantes » et peut-être que, pour elles, une « réserve » était nécessaire... J'avais vu ça aux Etats-Unis, des espèces de magasins en semi accès.

Gérald Grunberg : Une petite parenthèse pour dire que cela a failli être le cas à la nouvelle Bibliothèque nationale. Le projet d'origine, c'était cette mixité, mais cela n'est pas passé. Dans sa majorité, la rue de Richelieu a dit : « Il n'en est pas question, vade retro, Satanas ».

Jean-Pierre Seguin : C'est très symbolique et important. Ce sont les mêmes gens qui ont refusé une affiche de Savignac pour une exposition sur Voltaire en la trouvant inconvenante. On en a vite fait faire une autre, une affiche photographique très convenable. Cela avait gêné l'administrateur du moment, [Georges Le Rider](#). Lui aurait voulu l'affiche inconvenante. Il l'a mise dans le couloir qui mène à son bureau. Le premier visiteur qui la voit en passant, c'est [Charles Samaran](#). Il avait 101 ans, le jour où il passe devant. Il arrête Le Rider et lui dit : « Dites donc, qu'est-ce que c'est que ça ? ». « C'est une affiche que l'on a jugée un peu provocante, on ne l'a pas prise... ». « Mais elle est parfaite ! Ce Savignac, il en dit plus que tous les autres... » Il y a eu un silence de glace.

Gérald Grunberg : Pour revenir à la Bpi, une chose m'a frappé pendant mon expérience ici. J'ai essayé de mettre à plat l'organisation et de refaire l'organigramme. En plongeant un peu dans les archives, j'ai cherché les organigrammes précédents et je me suis aperçu que, sauf si vous le démentez, il n'y en pas eu... Vous n'avez vraiment pas fait d'organigramme ? Ce n'était vraiment pas un souci pour vous ?

Jean-Pierre Seguin : Non, je n'en voulais pas.

Gérald Grunberg : Vous n'en vouliez pas.

Jean-Pierre Seguin : C'était de l'hostilité.

Gérald Grunberg : Expliquez-nous ça.

Jean-Pierre Seguin : L'opinion était qu'on ne pouvait rien faire sans organigramme. Vous, je ne sais même pas d'ailleurs comment vous y êtes arrivé. C'est une question que je me suis posée à votre propos, comme celle que vous vous posez à mon sujet. Je me suis dit : « J'aime mieux ne pas savoir ; on verra bien s'il réussit ou s'il ne réussit pas. » Je crois que le temps d'un organigramme était venu, mais à ce moment-là, c'était impossible.

Quand il y a eu une réunion, à quatre mois de l'ouverture, les trois quarts de mes interlocuteurs se sont réveillés pour poser la question : « Quels livres aura-t-on dans la Bpi ? Quel sera le niveau des collections ? » Tout à coup, il y a eu une panique : « Mais comment ? Mais non, il faut que l'on fasse une bibliothèque comme les municipales, une bibliothèque écologique, etc. » D'autres disaient : « Ah, mais pas du tout, il ne faut pas se moquer du public, il faut que l'on fasse une bibliothèque qui puisse être une référence et un moyen de travail. » C'était assez drôle, parce que tous les livres étaient achetés...

Gérald Grunberg : Comment interveniez-vous dans ce débat ?

Jean-Pierre Seguin : C'était très difficile. Quand j'intervenais, c'était que j'étais forcé d'intervenir. En particulier sur la fin, quand nous sont arrivées les jeunes générations de l'École des chartes, parmi les meilleures, il faut le dire, et les plus intéressantes.

Il y a eu des tracts dans la rue contre le fait que l'on ne classait pas les ouvrages de Cicéron et d'Homère à CICERO et HOMEROS. Dites-moi ce que l'on peut faire, dans ce cas-là ! Je ne sais pas, moi... On survit jour après jour.

Dans le fond de ce que l'on appelle un bibliothécaire (que je n'ai jamais tellement été), eh bien, il y a cette espèce de contrainte qui ne s'efface pas. On cherche la sûreté dans la règle, la règle pour la sûreté. Il y a une espèce de nœud que l'on ne trouve pas si fermé chez les documentalistes, ni chez les gens des musées. Ils ont d'autres limites...

Gérald Grunberg : Quand donc les choses se sont-elles arrangées ?

Jean-Pierre Seguin : Quand on a déménagé les collections. On était arrivé à près de 200 000 documents. On ne pouvait rien faire de plus avant, tant qu'on n'avait pas ce nombre.

Nos adversaires disaient : « Jamais vous ne trouverez autant de livres, surtout en visant un peu haut pour les collections. Vous trouverez du poche et du roman, mais rien d'autre. » Et à ce moment-là, voilà qu'un homme qui s'appelait Dodeman se met à inventer une liste d'ouvrages introuvables, gérée par ordinateur, qui permettait d'avoir accès à quantité de livres réputés épuisés. Il avait réussi à en retrouver la trace. Jusque là, je crois que [Jacqueline Chassé](#), qui est quelqu'un de merveilleux, mourait d'angoisse. Elle se disait : « Ca ne va pas marcher, on ne va pas y arriver ». On nous répétait : « Jamais vous ne trouverez ça, jamais vous ne le ferez. »

Pourtant, le premier mouvement pour la Bpi est parti des érudits de la BN. Ils ont été les premiers à accrocher. À la BN, le grand principe est qu'on est là-bas dans la mémoire du monde. Ce qui est vrai et absolument époustouflant, saisissant. Quand je suis entré là-dedans, moi-même, je croyais que je voyais Dieu. C'était vraiment la rencontre avec tout ce qui comptait dans le monde.

Eh bien, quand on y travaille, on se rend compte qu'il y a bien des limites à l'approche de cet absolu, et qu'il faut aussi autre chose...

Gérald Grunberg : C'était dans cet esprit qu'existait la [salle B](#).

Jean-Pierre Seguin : Julien Cain en a été malade d'avoir dû fermer la salle B, malade. Il a eu honte devant le ministre qui avait fermé la salle B en 1935.

Gérald Grunberg : Vous avez eu la sagesse de considérer qu'il ne fallait pas que la nouvelle bibliothèque soit une annexe de la Bibliothèque nationale. Vous avez souhaité que ce soit vraiment un établissement distinct.

Jean-Pierre Seguin : Et, comme disait [Étienne Dennerly](#) : « Il faut même l'éloigner physiquement. »

Gérald Grunberg : Et ça, ça a été vécu comment ?

Jean-Pierre Seguin : Par force, parce qu'il fallait de l'argent et que l'argent n'a pu venir que du côté de l'Éducation nationale. Il est venu parce que Étienne Dennerly, Maurice Couve de Murville et Olivier Guichard étaient des compagnons de la Libération, de l'entourage de de Gaulle. Un jour, Couve, à l'entrée de son bureau, a dit à Dennerly, qui lui en parlait pour la énième fois : « Oh, Dennerly, fichez-nous la paix, votre bibliothèque, vous allez l'avoir ».

Il y a eu plus tard le problème de l'informatique ; ça a été mortel, ça. Quelques soirées dans ma vie, j'ai quasiment pensé que je pouvais me suicider. On était au bord d'une effroyable faillite.

Gérald Grunberg : C'était l'inconvénient d'avoir raison trop tôt. C'est le problème des pionniers.

Jean-Pierre Seguin : Il y avait, d'un côté, [Robert Bordaz](#), le président du Centre et de l'autre, la Bpi, avec Etienne Dennerly qui, en dépit des apparences, n'était pas quelqu'un de facile. Quand on en est arrivé au chapitre des ordinateurs, Bordaz a dit : « Aujourd'hui, nous avons une réunion très importante, il faut que l'on fasse le choix d'un ordinateur, soyons sérieux. Tiens, il a l'air bien celui-là. » (Je crois que c'était un ordinateur allemand ; ça fait sérieux, allemand). « On pourrait acheter ça, qu'est-ce que vous en pensez ? ». Dennerly s'était initié pendant deux ans à l'informatique afin d'éviter de faire une bévue. Mais Bordaz, qui avait l'entière responsabilité du budget, nous disait : « Il y a tant pour l'informatique. Qu'est-ce que l'on peut se payer pour ce prix-là ? Bon, eh bien, il y a ce truc-là, c'est bien. » Vous posez des questions sur l'organigramme, mais dans une situation comme celle-là...

Gérald Grunberg : Vous avanciez aussi parce que vous recrutiez les gens au fur et à mesure. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Vous disiez : « Celui-là a l'air bien pour telle fonction, je le prends et puis, allons-y ».

Jean-Pierre Seguin : Très souvent, ça rendait les gens très mécontents parce que l'on n'a pas toujours les mêmes opinions sur soi que celles que l'on a sur vous.

Gérald Grunberg : Mais vous leur faisiez confiance ?

Jean-Pierre Seguin : Ah, mais ça, c'était absolument nécessaire, sinon...Et puis, quand même, les gens ont leur tête ... Je vois cette dame... [Il désigne Françoise Gaudet qui assiste à l'entretien et qu'il a engagée avant l'ouverture de la Bpi]... Je l'ai prise...

Gérald Grunberg : Des gens venaient frapper à votre porte ?

Jean-Pierre Seguin : Mais oui. La bibliothèque a créé des moyens et des postes. Elle a donné du travail à des centaines de gens, y compris à ceux qui n'en auraient pas eu, parce qu'ils n'avaient pas passé les concours.

Gérald Grunberg : La moyenne d'âge était très jeune, j'imagine.

Jean-Pierre Seguin : Très jeune. Très longtemps, on n'a guère eu de titulaires, à part Melle Chassé et Mme Schroeder. Il y en a eu quelques autres, mais plus tard. Avoir Jacqueline Chassé a été merveilleux. Elle connaissait son métier, et l'aimait.

Gérald Grunberg : Parfois, dans certains domaines, cela ne se passait pas si bien...

Jean-Pierre Seguin : Il y a toujours des rattrapages à faire. Par exemple, on a eu un problème majeur, pendant quinze jours. On n'arrivait pas à fermer les portes de la bibliothèque sur celles qui menaient aux autres parties du Centre. Aucun système de fermeture ne donnait satisfaction. La sécurité n'était pas assurée. À ce moment-là, le président du Centre était l'ancien créateur du port d'Abidjan et ministre de la Côte-d'Ivoire, Jean Millier. Il a dit : « Prenez les adhésifs qu'on met maintenant pour les paquets ; collez ça vers l'intérieur ; la sécurité sera assurée. » Et ça a marché... C'était ça quotidiennement. C'était d'ailleurs le côté merveilleux de la chose : il fallait réussir. Il n'y avait pas d'autres solutions que de réussir. [Mme Leroy](#) a réussi à tout organiser...

Gérald Grunberg : Mme Leroy était conservatrice ?

Jean-Pierre Seguin : Oui. Je l'avais reçue une première fois, je lui avais demandé de venir, elle ne l'avait pas fait. Elle est revenue quelques années plus tard en adhérant au projet, parce que c'était le moment où elle allait pouvoir s'occuper précisément d'organigramme et de réglementation, d'organisation des horaires.

Gérald Grunberg : L'aventure de cette bibliothèque a été très importante pour vous ?

Jean-Pierre Seguin : Cela a été une aventure éblouissante... Je suis le fils d'un libraire en chambre, comme on disait, et le jour où je suis entré à la Nationale [Bibliothèque nationale] en rentrant de la guerre, le premier jour, j'ai été saisi dans ce hall d'une émotion extraordinaire. Je découvrais le monde, c'était fabuleux. Je me suis dit : « Je ne peux rien faire d'autre que d'être là. »

Gérald Grunberg : Pourquoi avez-vous souhaité qu'il soit écrit

dans les textes que c'est un conservateur de bibliothèque qui doit diriger la Bpi ?

Jean-Pierre Seguin : J'ai écrit ça ?

Gérald Grunberg : C'est dans le décret. Cela crée une grosse différence avec d'autres établissements publics.

Jean-Pierre Seguin : Dans le décret... Vous savez qu'il y a eu vingt-six versions de ce décret...

Gérald Grunberg : C'est dans la vingt-sixième, en tout cas. Vous avez complètement ouvert la profession ; on vous l'a reproché, d'ailleurs, à l'époque. Les gens qui manifestaient reprochaient aussi cet aspect-là : vous ne faisiez pas seulement appel à des bibliothécaires, vous recrutiez n'importe qui. Mais, en même temps, vous avez fait passer ça dans le décret, alors que la profession de conservateur de bibliothèque n'est pas très reconnue dans notre pays. Vous avez ainsi assuré que cet établissement soit dirigé par un professionnel des bibliothèques. C'est assez étonnant.

Jean-Pierre Seguin : Pendant les journées de 68, l'un des grands thèmes du débat général à la BN avait été de se demander s'il n'était pas scandaleux que ce soit Julien Cain ou Etienne Dennery, des agrégés, des normaliens, qui soient à la tête des bibliothèques, et pas des bibliothécaires.

Gérald Grunberg : Je pense que c'est une très bonne chose et que vous avez été très bien inspiré. Parce que, vu la situation de la Bpi dans le centre Pompidou, on pourrait imaginer, effectivement, que bien des gens qui n'ont pas grand-chose à voir avec les bibliothèques veuillent diriger cet établissement...

Jean-Pierre Seguin : Les relations avec le centre Pompidou ont été un calvaire, quoique j'aie une grande estime pour Bordaz.

Comme disait M. Chirac sur le toit du Centre avant qu'il soit achevé : « Eh bien, dites donc, on a quand même une sacrée veine d'avoir ce bonhomme-là. » C'était vrai. Mais au prix d'une brutalité qui, mon Dieu, était commandée par sa personnalité, et aussi par l'obligation où il était de réussir.

Dans une affaire comme la création du Centre, il faut s'engager au péril de ce que l'on encourt, et le péril de ce que l'on encourt, si on ne le voit pas, il faut mieux ne pas bouger. Je ne dirais pas que l'on peut prévoir toutes les péripéties de l'entreprise, mais on peut sentir et savoir que l'on va se trouver à un moment ou à un autre au bord du précipice.

Quand Jean-Pierre Soisson, qui était l'excellent ministre des universités de l'époque, organisait une rencontre avec je ne sais pas combien de spécialistes pour savoir si on avait tort ou raison à propos de l'informatique, votre vie et votre mort, d'une certaine façon, se jugeaient ce jour-là. Et on se rendait très bien compte que, mon Dieu, ce n'était pas forcément gagné.

Gérald Grunberg : Les relations étaient difficiles avec le président

du Centre à l'époque parce que la co-existence d'institutions dans un même lieu n'est pas toujours facile. Mais est-ce que cela mettait en cause l'existence de la Bpi à l'intérieur du Centre ?

Jean-Pierre Seguin : Ah oui, certainement. L'existence de la Bpi dans le Centre, c'est M. Pompidou qui l'a exigée. Ainsi que Mme Pompidou, et son beau-frère, M. Domergue. Sans eux... M. Giscard d'Estaing, le jour de l'inauguration, pendant qu'il courait après Léopold Senghor en disant : « Eh, là-bas, le poète, on a perdu notre poète », s'est trouvé avec moi dans l'escalator. Il me dit alors (ce seront les seuls mots de lui que j'aurai eus) : « Mais dites donc, au fait... Dans cette affaire-là, vous avez un statut, vous ? » J'ai répondu : « Oui, oui, nous avons un statut. » Il avait très, très bien perçu, non pas le détail, mais l'essence du problème. C'est un énarque, voilà.

Gérald Grunberg : Aujourd'hui, je vous rassure, le président Bruno Racine a tenu des propos très clairs à l'ensemble du personnel sur la place de la Bpi dans le Centre. Pour l'instant, les dangers sont écartés.

Jean-Pierre Seguin : Il y en aura toujours.

Mon dernier adversaire, sur place, [Dominique Bozo](#), un vieux camarade et ami fidèle, est resté parfaitement hostile, par principe, à la présence de la Bpi dans le Centre, quoique l'on ait connu, dès le départ, la position affirmée de M. Pompidou : il ne s'agit pas d'ouvrir un musée de plus, mais un centre culturel conjuguant un musée et une bibliothèque publique générale, qui, outre sa vocation propre, attirera dans le Centre une fréquentation souhaitable pour l'ensemble de ses composants, et qui ne sera pas considérée comme une réserve de surfaces pour les extensions d'un musée proprement dit. Eh bien, ce parti pris initial a été périodiquement, par la suite, remis en question.

Gérald Grunberg : En effet.

Jean-Pierre Seguin : On en revient au problème : « Est-ce absolument nécessaire que l'on soit conservateur de musée pour tenir un musée ? » Un conservateur de musée risque d'être affligé de boulimie.

Gérald Grunberg : Maintenant, les extensions des collections du musée sont stockées en dehors du Centre. Il y a des entrepôts immenses qui sont loués pour ça. Mais c'est vrai que la question peut ressurgir à tout moment.

Jean-Pierre Seguin : Elle est dans le cœur.

Gérald Grunberg : Oui.

Françoise Gaudet : Ce qui est frappant, c'est que, dès les premiers rapports que vous faites pour programmer la bibliothèque, vous annoncez que les collections seront stabilisées à un certain nombre de documents.

Jean-Pierre Seguin : Il y a un maximum, oui, qui doit garantir « l'actualité » des collections.

Françoise Gaudet : Dès le départ du projet, il est prévu qu'il n'y aura pas d'extension.

Jean-Pierre Seguin : Non.

Françoise Gaudet : Et, par conséquent, il y aura des éliminations.

Jean-Pierre Seguin : Oui.

Françoise Gaudet : C'est l'une des originalités de la Bpi ?

Jean-Pierre Seguin : Elle a été annoncée très tôt.

Françoise Gaudet : Oui, dès la fin des années 60, vous l'annoncez. Cela devait choquer aussi, je suppose.

Jean-Pierre Seguin : Tellement que l'on n'osait même pas aborder la question ; on pensait que cela devait être une espèce d'aberration. Ça et l'absence de prêt sont deux choses qui ont choqué terriblement. Je crois que pendant plusieurs années, il s'agissait éventuellement de convertir l'un des secteurs de la bibliothèque au secteur de prêt géré par la Ville, parce que, dans le milieu des conservateurs, en particulier de la part de ceux des périodiques [journaux], il y avait une opposition au fait que la Ville ne participe pas. Mais la Ville, elle, se hâtait de ne pas vouloir se mêler de ça.

J'ai passé beaucoup de temps au Conseil de Paris où l'on débattait du projet. Il y avait là monsieur Frédéric Dupont qui était une sommité à ce moment-là, conseiller député du septième arrondissement. Lui, il voyait assez bien une espèce de grande fête foraine...

Gérald Grunberg : On a lu les mêmes choses après, quand on a fait la Bibliothèque nationale de France. Je me souviens, c'étaient les mêmes expressions : « Disneyland... » Pour la Bpi, l'absence de prêt, oui, a suscité beaucoup d'incompréhension chez les bibliothécaires. Cela a été un motif d'hostilité.

Jean-Pierre Seguin : Chez les Anglo-saxons.

Gérald Grunberg : Chez les Anglo-saxons aussi ?

Jean-Pierre Seguin : Beaucoup.

Gérald Grunberg : Ah, c'est étonnant.

Jean-Pierre Seguin : L'idée du travail sur place commençait à peine chez les Anglo-saxons, notamment à la fameuse bibliothèque de Queens.

Gérald Grunberg : Enfin il n'y a pas eu de drames épouvantables, quand même ?

Jean-Pierre Seguin : Oh, si.

Gérald Grunberg : Il n'y a pas eu d'assassinats !

Jean-Pierre Seguin : Ah, il y a eu un coup de feu tiré contre le président, contre l'homme d'Abidjan. On lui a tiré un coup de feu dans son bureau... Et il y a eu les émeutes pour les poubelles... Mais, à cause de mai 68, que j'ai bien connu grâce à mon vélo Solex, j'étais tranquille.

Gérald Grunberg : Vous avez vraiment de mauvais souvenirs avec le personnel que vous n'avez pas voulu écrire parce que l'on n'écrit pas ces choses-là ?

Jean-Pierre Seguin : Non.

Gérald Grunberg : Non ?

Jean-Pierre Seguin : Si, si bien sûr, mais enfin... Les petites trahisons, la personne pour qui vous vous décarcassez pour lui sauver la mise, et qui devient celle qui vous en veut le plus... C'est assez normal, au fond. Vous êtes le mauvais témoin. Vous avez voulu faire la charité, ce n'est pas cela que l'on veut... Si, au point de vue idéologique. Les combats que l'on a menés avec le [BAB](#) et le projet général d'automatisation des bibliothèques. Ça, on a failli crever de ça.

Gérald Grunberg : Ah oui, je vois.

Jean-Pierre Seguin : On nous disait : « Vous attendrez que le système de bibliothèques soit automatisé... Vous serez l'une de ses forces et l'un de ses appuis, vous vous y raccrocherez et ça roulera tout seul. » C'est venu aux oreilles de Bordaz. « Seguin, je vous fais venir, parce qu'en attendant, nous ouvrons le tant. Et votre affaire doit être prête. Le reste, je m'en contre-fiche ... Et votre directeur ne sera pas président du conseil d'administration. Merci bien, on ne veut pas d'élément mortifère dans notre affaire. » Eh oui, voilà, cela n'a pas toujours été facile...

Gérald Grunberg : Lors de vos voyages à l'étranger, vous avez vu de grandes bibliothèques publiques. Aucune n'était seulement une bibliothèque de consultation. Les bibliothèques publiques faisaient toutes du prêt.

Jean-Pierre Seguin : Oui, et quelques fois, elles n'étaient que des bibliothèques de prêt.

La plus exceptionnelle a peut-être été la bibliothèque de Camden, à Londres. On est arrivé là par hasard, le soir, la nuit même. Il était 21h 30, quelque chose comme ça. Ce grand bâtiment était tout allumé. On entre dedans. Il y avait des livres en quantité. « Tiens, une librairie ouverte ! » Personne ne nous demande rien, on fait tout le tour, on sort et de la même façon, personne ne nous demande rien du tout... C'était une bibliothèque, ah bien, par exemple !

Ou alors, la nouvelle bibliothèque publique de Boston. Sur la grand

place, il y a l'ancienne et la nouvelle. Un groupe d'ouvriers italiens et leurs gosses entrent, tenant fièrement leurs ballons à la main. Dites donc, ça flanque un coup quand vous arrivez de Paris. Ce sont des choses déterminantes.

Gérald Grunberg : Oui.

Jean-Pierre Seguin : S'ils peuvent faire ça, pourquoi ne serait-on pas capable de le faire ? On devrait y arriver. Je ne sais pas si on a déjà vu des ballons dans la Bpi ?

Françoise Gaudet : On a vu beaucoup de choses à la Bpi.

Gérald Grunberg : Vous alliez un peu à contre-courant de la culture française, parce qu'on est là davantage en rapport avec la démocratie à la Tocqueville qu'avec les élites républicaines. On a entendu ça, on a lu ça : « la Bibliothèque nationale doit servir à la formation des élites républicaines, point. » Vous, vous preniez un peu le contre-pied de ça.

Jean-Pierre Seguin : Si on veut.

Gérald Grunberg : Vous avez dit, quand vous avez vu le succès de la Bpi, les files d'attente : « Il faudra en faire deux ou trois. »

Jean-Pierre Seguin : Bien avant, il y avait l'idée de faire un réseau : une au nord, à Saint-Denis, une au sud, je ne sais plus où exactement... Elles auraient été plus orientées vers le prêt. En même temps, elles auraient sans doute bien décongestionné la Bpi du Centre. Mais est arrivé le jour où l'on est passé à la dernière commission, au dernier comité technique, le plus solennel, auquel Dennerly avait beaucoup tenu.

Il y avait là tous les syndicats dont au moins une personne était une amie d'enfance à moi, assez hostile, en la circonstance, mais enfin, elle était dans son rôle, rien à dire. Une autre dit pour finir : « Mais tout ça, au fond, on peut craindre que cela se résume à un échec complet, parce que ça ne rendra aucun service à la Bibliothèque nationale, et peut-être même aucun à la [lecture publique](#). » Voilà où on en était à un mois de l'ouverture, au plus haut niveau. Je me souviens d'une certaine dame tapant du pied dans le bureau et disant : « Cela ne se fera pas ! Cela ne se fera pas ! » Pourquoi ? Qu'est ce qu'ils avaient vraiment de viscéral contre ? Il y avait le problème de l'argent, bien sûr... Ce serait intéressant, mais ce n'est pas moi qui pourrais en parler.

Gérald Grunberg : Mais c'était un projet présidentiel ? Enfin, en tout cas... sinon présidentiel, du moins du premier ministre.

Jean-Pierre Seguin : Oui.

Gérald Grunberg : Donc, les problèmes d'argent étaient un peu secondaires, non ? Vous aviez de l'argent ?

Jean-Pierre Seguin : Non, terriblement pas. L'Éducation nationale

était féroce contre.

Gérald Grunberg : Et le premier ministre n'arrivait pas à les convaincre ?

Jean-Pierre Seguin : Eh bien, non.

Gérald Grunberg : C'est le Ministère des finances, surtout, qui devait bloquer, non ?

Jean-Pierre Seguin : Je ne sais pas...

Gérald Grunberg : C'est dans son rôle.

Jean-Pierre Seguin : Je n'étais pas à un niveau me permettant de connaître cela, mais il y avait des hostilités. D'abord, on n'y croyait pas... C'est Julien Cain qui avait arraché l'inscription au Cinquième plan, une somme ridicule... Je crois que c'était dix millions de francs ou quelque chose comme ça. Julien Cain y croyait, ça oui. Mais il ne voulait pas s'en occuper. Il m'avait dit : « Cela n'est plus de mon âge... » C'est ce que je devrais vous dire aujourd'hui : « Ce n'est plus mon affaire, mais vous viendrez me voir et me montrer ça, parce que ça m'intéresse. »

Gérald Grunberg : Enfin, vous l'avez fait. On vous doit une fière chandelle.

Jean-Pierre Seguin : Oui, je n'en suis pas malheureux. Cela m'a assez esquiné la santé, mais enfin, à part ça...

Françoise Gaudet : Dans ce que vous venez de dire, je suis frappée par le mélange de pragmatisme dans votre démarche, la façon dont vous avez géré un peu au coup par coup, si je comprends bien, et la force du projet qui a été construit très tôt. Vous veniez d'un endroit totalement différent. Avez-vous construit la Bpi contre la BN ?

Jean-Pierre Seguin : Non, pour la BN. C'est un projet BN.

Françoise Gaudet : Complémentaire ?

Jean-Pierre Seguin : Cela aurait pu rester BN jusqu'au bout. La BN n'en a pas voulu et n'en veut toujours pas.

Si Dennery et Cain voulaient que cela parte de la BN, c'est d'abord parce qu'en France, il n'y avait qu'une bibliothèque... La salle B, même dans son côté misérable, c'était la BN. C'est là que Rimbaud, Lénine et beaucoup de gens sont venus travailler librement. J'ai fait le reclassement de ce qui en restait. Les survivants de la salle B, c'était très intéressant.

Les administrateurs de la Bibliothèque nationale se sont finalement accrochés à la Bpi puisqu'il y a eu une bataille considérable pour obtenir que l'administrateur général de la BN soit président du conseil d'administration de l'établissement public fondé à la veille de l'ouverture. Mais le président du Centre qui était plus puissant n'a pas voulu.

Nous avons comme immense appui Mme Pompidou. J'embrasse encore Mme Pompidou, c'est vous dire. Elle a été vraiment une militante du projet. Je n'ai jamais rencontré le président Pompidou, mais j'ai correspondu avec lui, et j'ai beaucoup travaillé avec son beau-frère.

Il y avait à la fois un lien à garder avec la Bibliothèque nationale et, en même temps, une distanciation. Le président du Centre était violemment opposé à la Bpi. À une réunion, j'avais dit : « Il faut tout de même réserver l'opinion du directeur de la Bibliothèque nationale. » « Oh, allez trouver le pape si vous voulez ! » C'était un peu brutal. Mais ce personnage contradictoire était à la fois un homme et une fonction. C'est lui qui, interprétant de lui-même ou agissant au nom du Président de la République, a dit : « Il faut rattacher encore plus cette bibliothèque au reste. Il faut trouver un titre qui décrive un peu sa fonction. » C'est ma femme, qui allait mourir trois semaines après, qui a trouvé ce nom de Bibliothèque publique d'information. Voilà.

Gérald Grunberg : C'était une trouvaille, une grande trouvaille. Cela comprenait, cela contractait tout ce que vous aviez en tête.

Françoise Gaudet : Vous avez fait allusion au fait que vous étiez fils de libraire. Est-ce que vous pourriez nous parler de votre parcours avant et après la Bpi ?

Jean-Pierre Seguin : J'ai eu la chance d'être chargé de missions très diverses, à la BN et à l'extérieur... à l'Élysée, par exemple, œuvrant à la documentation de voyages et d'interventions présidentielles...

Françoise Gaudet : Rien à voir avec la Bibliothèque nationale, alors ?

Jean-Pierre Seguin : Ah, mais le bibliothécaire est polyvalent !... Après ça, je suis allé à la bibliothèque de l'Arsenal et j'ai connu d'autres tâches, sans perdre de vue l'essentiel, depuis les années 1965, le projet de la Bpi, alors dite « des Halles ».

Comme disait mon père « Tu vois, je meurs jeune, cela m'ennuie plutôt qu'autre chose. Je serais bien mort un peu plus vieux. Dans ma vie, je n'ai jamais fait que ce que j'ai voulu. Tâche seulement d'en faire autant. »

Je me suis efforcé de me dire que, quelque soient les changements qui peuvent survenir, dans le fond, s'ils surviennent, c'est qu'il est bon qu'ils surviennent, et que l'on peut s'en tirer.

Gérald Grunberg : Après la Bpi, avant de rejoindre l'inspection générale, vous êtes allé aux [Estampes](#), à la BN.

Françoise Gaudet : L'image fixe avait une grande importance dans votre projet, au départ.

Jean-Pierre Seguin : Oui, c'était l'un des secteurs les plus en devenir à ce moment-là. On sortait de l'image papier pour entrer dans l'image sur un autre support ne nécessitant plus le recours à l'original

et permettant un classement analytique avec renvoi dans toutes les directions.

Françoise Gaudet : C'est un avatar de votre expérience à la Bibliothèque nationale ?

Jean-Pierre Seguin : Non, une expérience de petit enfant avec un grand-père qui est mort quand j'avais huit ans. C'était un commerçant retraité qui n'avait rien à voir, en principe, avec un créateur, mais qui en était un. Il m'a rendu sensible à la photographie et à la musique. Il avait appris la musique pour faire plaisir à son cheval quand il livrait ses marchandises en carriole. Quand la côte était un peu rude, il descendait et lui jouait de la flûte.

Françoise Gaudet : Votre grand-père est donc à l'origine des bibliothèques multimédia.

Jean-Pierre Seguin : En quelque sorte.